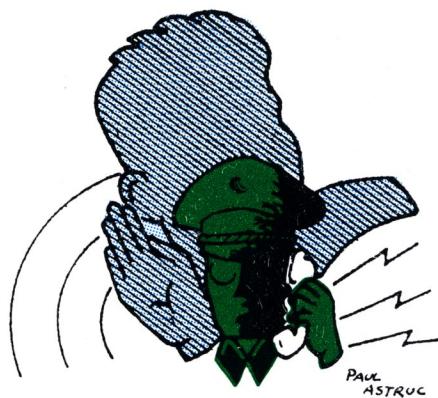


UN DES MYSTERES DE LA DERNIERE GUERRE

LA SOURCE K



UN EPISODE EXTRAORDINAIRE DE LA RESISTANCE
DANS L'ADMINISTRATION DES P.T.T.

AU

SERVICE DES LIGNES SOUTERRAINES A GRANDE DISTANCE





ROBERT KELLER
Ingénieur des Travaux
des Lignes Souterraines à Grande Distance des P. T. T.
(L. S. G. D.)



Personnalités présentes à l'Inauguration de la Rue de l'Ingénieur-Robert-KELLER, le 12 décembre 1948.

Au premier plan :

M. FARAT, Secrétaire général des P. T. T., Président d'honneur de la Résistance P. T. T.

à sa gauche ,

Général GILSON, Inspecteur des Transmissions de l'Armée

Général BRYGOO, Commandant Supérieur des Transmissions de l'Armée.

à sa droite :

Colonel COMBAUX, Chef du Service des Télécommunications d'Armement.



Jede Beschädigung von Nachrichten-Anlagen (Drahtgesängen, Haubelanlagen, Vermittlungseinrichtungen und Postämtern, sowie Funkanlagen) wird

mit dem Tode bestraft.

Der Chef der Militärverwaltung
Frankreich.

AVERTISSEMENT

Tout endommagement de moyens de transmission (poteaux télégraphiques, jonctions de câbles, appareils, de bureaux de poste et d'installations radiotélégraphiques) est interdit sous peine de mort.

Le Chef de l'Administration Militaire
en France.

Photographie de l'original du placard affiché par les Allemands dans les locaux de la Direction des L. S. G. D.

SECRÉTARIAT DE L'ETAT DES FORCES ARMÉES
(GUERRE)
DIRECTION DES ÉTUDES
ET FABRICATIONS D'ARMEMENT
SERVICE
DES
TÉLÉCOMMUNICATIONS
D'ARMEMENT
51^{er} Boulevard Léon-Maunoury
PARIS (VII^e)

Paris, le 31 janvier 1967

T^e Colonel Combaut
à Monsieur Le Président
du Comité Robert Keller

L'exposé offert par ce présent document donne un remarquable exemple de la contribution du personnel R.T.T. à la lutte menée contre l'occupant à partir de juillet 1940.

Plus particulièrement, il jette une complète lumière sur le rôle essentiel des techniciens des lignes souterraines à grande distance dans la relation de la source K.

L'histoire de cette réalisation étonnante pourrait cependant être contee sous d'autres aspects qui révéleraient bien d'autres rouages, dont la fonction fut d'assurer le déroulement, l'interprétation, la diffusion aux réseaux alliés, des renseignements recueillis.

Ces aspects demeurent dans l'ombre. Ce n'est pas en effet un des monadires titres de gloire de la Résistance et de ses services secrets que les compromis inévitables établis par eux entre les divers participants de l'affaire Keller - généraux d'éclat, agents de liaison, officiers de renseignements, radiotélégraphistes - aient résisté aux investigations passionnées de l'Abeuler et de la Gestapo.

Il est encore trop tôt pour révéler dans la minutie de ses détails l'organisation que mirent en œuvre, dans ces domaines, les meilleurs spécialistes de la guerre secrète comme les plus ardents militants de la Résistance.

Yves Combaut

Introduction

Le temps qui s'est écoulé a permis de lever le voile sur certaines actions mystérieuses, par lesquelles l'ennemi a été efficacement combattu sur notre territoire et sur lesquelles les événements avaient jusqu'à ces derniers temps imposé le silence.

Le public sera certainement intéressé et profondément étonné en lisant ce petit opuscule, qui lui apprendra comment, sous l'impulsion habile du 2^e Bureau, une héroïque phalange de fonctionnaires et d'agents des P. T. T., du Service des Lignes Souterraines à Grande Distance, put constituer en 1942 pour les Alliés qui l'appelaient « la Source K », une source extraordinairement abondante et précieuse de renseignements.

Cette source fut réalisée en procédant à une dérivation et en constituant en pleine campagne des tables d'écoute qui fonctionnèrent de nombreux mois, sur les deux grands câbles à grande distance, reliant la France à l'Allemagne, en vue de capter les communications téléphoniques de l'ennemi. On se doute de la multitude de renseignements de tout premier ordre qui purent être ainsi obtenus, puisque l'organisation s'établissait au cœur même des liaisons du Commandement ennemi.

Ces pages montrent l'organisation considérable qui fut constituée, l'extraordinaire difficulté technique de l'affaire, le courage et l'héroïsme des fonctionnaires des P. T. T., qui la menèrent à bien, malgré l'immensité des risques et payèrent tous, sauf deux, de leur vie les services rendus à la Patrie.

Nous pensons qu'avant de passer la parole à ceux qui furent les chefs de cette extraordinaire opération, il est utile de donner quelques renseignements techniques au lecteur et de dire comment se trouvaient constituées les liaisons à grande distance de l'ennemi.

Une partie du public continue à penser que les liaisons téléphoniques sont établies sur les artères aériennes que l'on aperçoit le long des voies ferrées et des routes. C'était exact autrefois et ce n'est plus exact maintenant que pour les circuits courts et les lignes d'abonnés. Depuis vingt-cinq ans environ, les perfectionnements de la technique ont permis de constituer les circuits longs et les circuits importants en câbles souterrains. Les circuits ainsi constitués sont d'une bien meilleure qualité et beaucoup plus sûrs que les circuits aériens.

Les câbles souterrains comprennent chacun un très grand nombre de circuits. C'est ainsi que le câble Paris-Strasbourg comporte 94 quartes (1) soit 376 fils et le câble Paris-Metz 115 quartes (1) et 12 paires (2) soit 484 fils. Les fils sont de cuivre, isolés au papier ; le tout est placé sous enveloppe de plomb recouverte d'une armure d'acier. Le diamètre extérieur de tels câbles est de l'ordre de 7 à 9 centimètres.

Tous les circuits dans un même câble sont très voisins les uns des autres, ils sont parfaitement équilibrés entre eux, lors de la fabrication et du raccordement, de manière à éviter les mélanges de conversations et les bruits. Leur isolement est extrêmement élevé et atteint plusieurs millions d'ohms.

La conversation étant beaucoup plus affaiblie sur les câbles que sur les lignes aériennes, pour rendre les circuits exploitables, on est amené, indépendamment de leur charge additionnelle d'inductance effectuée tous les 1.830 mètres, à amplifier les communications tous les 60 ou 70 kilomètres environ. Les amplificateurs sont placés dans des bâtiments spéciaux appelés centres d'amplification ou stations de répéteurs.

Le réseau Français en 1940 comportait sur tout le territoire 13.000 kilomètres de câbles à grande distance modernes et une centaine de stations de répéteurs. Quoique ayant subi certains dégâts sur les câbles par bombardement, effondrement de ponts, sectionnement de câbles et dans ses stations de répéteurs, ce réseau se trouvait relativement peu endommagé à la fin des événements de 1940.

Au fur et à mesure de leur avance en 1940, les Allemands prirent possession du réseau français à grande distance et procédèrent à sa remise en service, pour en constituer la base essentielle de leurs liaisons de commandement. Cette prise de possession, suivant la méthode allemande, avait été préparée de longue main avant l'offensive. C'est avec une véritable armée de techniciens, soigneusement documentés et dotés de matériel et d'outillage spécial, qu'ils intervinrent et remirent en état de fonctionnement le réseau.

Chaque station d'amplification fut occupée par plusieurs techniciens allemands, quatre pour les plus petites et jusqu'à plusieurs dizaines pour les deux grandes stations d'amplification de Paris. Une Direction allemande des Lignes à Grande Distance dite « Feldschalt-Abteilung z. b. V. 2 » fut installée à Paris, 97, avenue des Champs-Elysées avec ses services d'entretien de câbles comportant plusieurs dizaines d'équipes et ses services centraux, dotée d'un parc automobile considérable. Toutes les stations de répéteurs furent transformées en forteresses : fenêtres murées, créneaux, chevaux de frises et barbelés sur les clôtures et entrées, et dotées, indépendamment des techniciens, de sections de garde de 14 à 15 unités pour les plus petites stations.

(1) Quarte : groupe de 4 fils.

(2) Paire : groupe de 2 fils.

Chaque technicien français, lorsqu'il put après l'Armistice reprendre pied dans les centres d'amplification, se trouvait non seulement contrôlé, mais étroitement surveillé en permanence, et pour ainsi dire « marqué » par un technicien allemand, qui suivait ses gestes. De même les équipes d'entretien des câbles en pleine ligne ne pouvaient travailler que sous le contrôle le plus strict des techniciens des équipes des lignes allemandes.

Le personnel spécialisé allemand était en outre lui-même discrètement surveillé par la police militaire allemande. Dans les stations de répéteurs, dans les équipes de lignes, des agents de la Gestapo, communiquant directement avec leurs chefs, étaient mélangés aux techniciens allemands de la Feldschalt-Abteilung.

Ce luxe de précautions inouï montre l'importance capitale qu'attachait le commandement allemand à ses liaisons par câble à grande distance. Il paraissait totalement impossible de déjouer tant de précautions machiavéliques et insensé de penser à réaliser dans un pareil cadre une organisation technique compliquée pour capter les communications de l'ennemi.

C'est cependant cette entreprise follement téméraire qui fut tentée et menée à bien et qui fournit, pendant de nombreux mois, une des sources les plus précieuses de renseignements au Haut-Commandement allié.

Pour comprendre comment s'établit la collaboration P. T. T.-2^e Bureau, il faut dire que l'Administration des P. T. T. avait recueilli en 1940 les Officiers des transmissions démobilisés qui travaillaient en civil dans ses services et dans ses laboratoires.

C'est au colonel Combaux, éminent technicien, qui travaillait dans les Laboratoires du Service d'Etudes et de Recherches techniques (S. R. C. T.) 24, rue Bertrand, que revient l'initiative et l'honneur d'avoir conçu et dirigé cette opération qui réussit grâce au concours ardent apporté par le personnel des P. T. T., de tous grades, grâce à la science des techniciens des laboratoires des P. T. T., grâce au concours apporté pour la fabrication des appareils spéciaux par la Société Anonyme de Télécommunications (S. A. T.) grâce enfin au magnifique hérosme du personnel des équipes des Lignes Souterraines à Grande Distance.

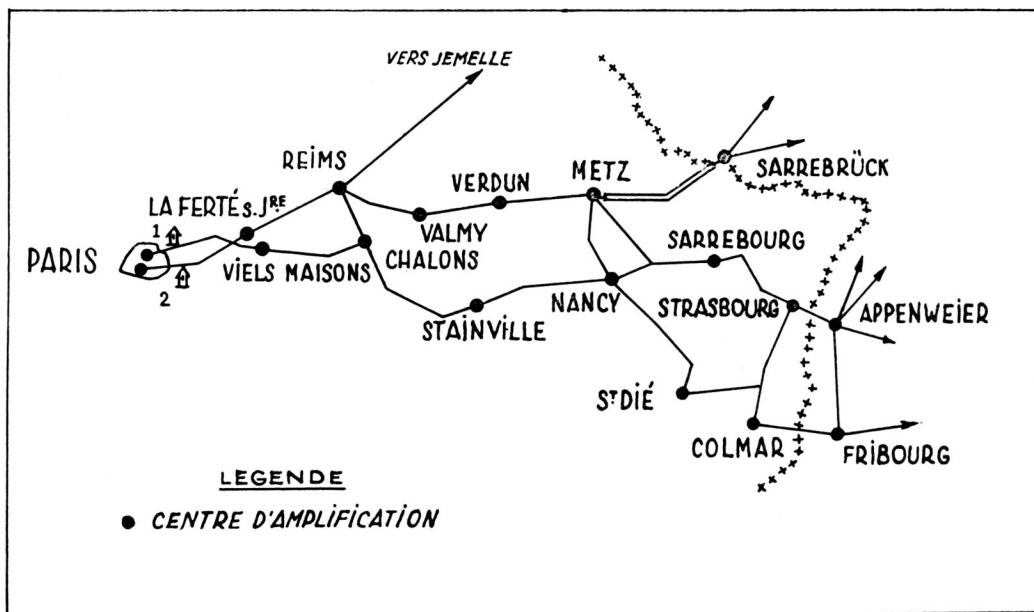


Schéma des câbles français à grande distance reliant en 1942 la France à l'Allemagne.

(1) (2) Points des dérivations qui étaient amenées dans une villa où les équipes spéciales composées d'agents parlant couramment l'allemand écoutaient les conversations des autorités allemandes.

Les câbles choisis pour effectuer les dérivations furent les câbles Paris-Metz et Paris-Strasbourg qui écoulaien la plupart des communications à grande distance vers l'Allemagne. La carte ci-dessus donne le schéma de ces câbles, leur itinéraire et leurs centres d'amplification.

Laissons maintenant la parole à ceux qui furent les chefs des héros qui menèrent à bien cette extraordinaire opération ; le public lira certainement avec un intérêt passionné les discours ci-après prononcés par le Colonel Combaux et l'Inspecteur général des P. T. T. Simon, lors de la cérémonie commémorant la mémoire de l'Ingénieur des Travaux Keller, des soudeurs Matheron et Guillou. Ce sont des documents vécus de la plus haute valeur historique.

* *



Ce que fut la source „K“

Discours du Colonel COMBAUX, de l'Arme des Transmissions.

Il y aura bientôt quatre ans que furent arrêtés, par la police allemande, Robert Keller, Laurent Matheron et Pierre Guillou. La sombre trappe ouverte par la Gestapo aux combattants de la clandestinité allait les conduire vers les noirs abîmes de l'emprisonnement, de la déportation et de la mort. Voilà le drame que nous évoquons aujourd'hui.

C'est une tâche bien douloureuse pour moi que de ranimer le souvenir de ces hommes. Ils ont été dans la Résistance nos soldats, les plus nobles, les plus héroïques. Ils ont été les camarades de combat de certains d'entre nous que je vois aujourd'hui, en ce lieu. Avoir été à leur côté dans des circonstances graves nous remplit à la fois de fierté et d'une inguérissable peine, car, maintenant que la bousculade est passée, nous éprouvons une émotion quasi religieuse à contempler les hauteurs où les a porté leur sublime sacrifice et à jeter un regard de pitié sur nous-mêmes qui n'avons pas accompli le même terrible voyage et qui ne retrouverons peut-être jamais, ni l'occasion, ni le courage de nous éléver au-dessus de l'humaine médiocrité.

Pour trouver les véritables origines de l'affaire Keller, il faut d'abord rappeler qu'aussitôt après l'Armistice de 1940 un pacte se noua entre l'Etat-Major de l'Armée et l'Administration des P. T. T. pour camoufler, au sein de la Direction des Télécommunications, l'ensemble des Service d'Etudes et d'Exploitation de la Télégraphie militaire. Ce pacte honore grandement le Directeur des Télécommunications et tous ceux qui ont travaillé à l'établir. C'est grâce à lui, qu'en juillet 1941, je troquais mon uniforme d'officier contre un veston d'ingénieur des transmissions de l'Etat et que je venais travailler à Paris, 24, rue Bertrand, au sein de la Direction des Recherches et du Contrôle Techniques des P. T. T.

J'avais donné auparavant à notre Service de Renseignements la promesse de tout tenter pour organiser dans la zone occupée la surprise des communications téléphoniques ennemis. C'est dans le bureau d'un ingénieur de la Direction des Recherches, M. Sueur, que vit le jour le premier plan d'action dans ce domaine. Nous savions que les armées allemandes qui avaient pris sous leur contrôle absolu le réseau souterrain à grande distance de la zone occupée, utilisaient nos grands circuits pour leurs liaisons importantes et avec un sentiment de complète sécurité. Nous savions que la surprise de ces communications aurait, pour nos services de renseignements, une valeur inestimable. Nous avions la certitude qu'attaquer les forces allemandes sur ce point, pénétrer le secret de leur organisation, de leur articulation, de leurs travaux et de leurs plans, les communiquer aux Alliés sans erreur ni contestation possible, était porter à l'ennemi le coup le plus redoutable que nous pouvions, dans notre sphère, concevoir. Mais comment obtenir un tel résultat? Où pouvions-nous atteindre ces circuits que nous voulions prendre en écoute? Le Centre interurbain de Saint-Amand était une forteresse inexpugnable (1). Dans chacune de nos stations de répéteurs, des techniciens allemands surveillaient les moindres gestes du vérificateur français que nous avions été autorisés à y laisser. Il ne nous restait donc que le câble en ligne courante et la téméraire idée naquit, peu à peu, d'attaquer ce câble sur son trajet, en pleine route nationale, pour dériver ses grands circuits à 4 fils sur une station d'écoute clandestine. Projet d'une audace insensée à vrai dire. Quelle chance avions-nous d'y réussir? Il nous fallait étudier et réaliser des amplificateurs spéciaux à grande impédance d'entrée qui puissent être insérés sur les circuits sans être décelés par les stations de mesure (2). Il nous fallait encore louer un pavillon au plus près du trajet du câble, y placer, sans éveiller la moindre attention, les amplificateurs d'écoute ainsi que les têtes et les amorces de câbles nécessaires (3). Il fallait recruter à l'avance et avec une sécurité parfaite des opérateurs d'écoute de langue allemande, préparer les filières de transmission rapides des renseignements recueillis vers le Commandement français et allié.

C'était là bien des soucis et des dangers accumulés, mais tous ensemble réunis ne représentaient pas le quart ou le dixième du risque que comportait l'opération sur le câble lui-même. L'équipe qui devait se charger de cette aventure allait devoir travailler plusieurs jours sur la route nationale, faire une fouille préparatoire et puis, en une seule nuit, sortir du pavillon les amorces préparées, ouvrir les câbles, prendre un à un sans aucune erreur les grands circuits, les couper, les dériver, les rétablir assez vite pour que l'opération n'alerte pas, autre mesure, les services allemands d'exploitation, ensuite refermer tout cet ouvrage.

Tous ces dangers nous étaient connus le jour de septembre 1941 où, dans son bureau de la rue Bertrand, M. Sueur me présenta Robert Keller. Un homme grand, aux épaules d'Hercule, des mains de travailleur. Une chevelure blonde dont les mèches s'élevaient au-dessus du front comme des langues de feu, un visage finement ciselé qui portait toutes les marques d'une indomptable énergie, des yeux calmes et rieurs qui rayonnaient d'intelligence, de bonté, de droiture. Une force tranquille émanait de cet homme. Il nous dit tout de suite qu'il avait derrière lui une équipe sur laquelle il pouvait compter, prête à braver tous les dangers pourvu que cela soit contre l'ennemi et pour la France. Le vérificateur Lobreau, les chefs d'équipe Matheron et Pierre Guillou étaient de ceux-là. Ils l'avaient suivi et assisté au cours de la première campagne de France. Ils allaient être auprès de lui, devant un danger considérablement accru, et avec la même fidélité.

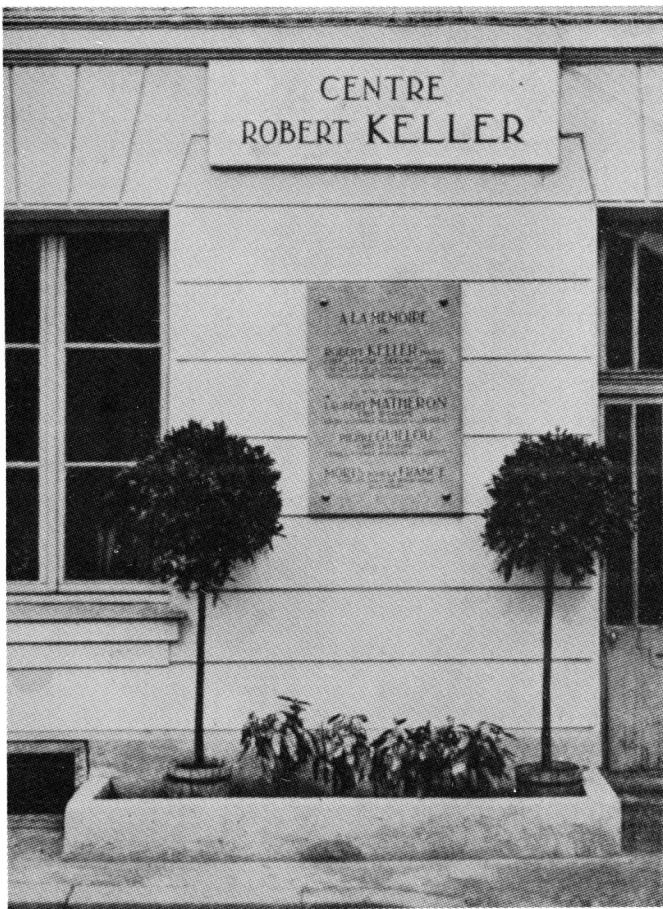
Sur Robert Keller, en vérité, reposait le succès ou l'échec de l'entreprise. Si Sueur pouvait se charger de l'étude et de la réalisation des amplificateurs, si je pouvais régler l'acquisition du local et les questions d'exploitation, lui seul était capable de réaliser l'essentiel, d'accomplir ce tour de force incroyable que représentait le travail sur câble.

(1) Centre enterré et protégé en béton armé, à 20 mètres sous terre, toutes les issues étant gardées par des sentinelles aussi bien en surface qu'en sous-sol au débouché des galeries qui sont empruntées par les câbles.

(2) Un câble, ou une portion de câble, est équilibré et ses constantes électriques sont fixes, toutes variations de celles-ci sont décelables par les appareils de mesures. Or, dans le cas considéré, il s'agissait d'introduire sur un parcours déterminé des appareils et une portion de câble du point de coupe à ces appareils, c'était donc ajouter des éléments susceptibles de faire varier les indices des mesures déjà connues. D'où nécessité d'étudier des appareils appropriés et infaillibles.

(3) Afin d'être accessibles au personnel, les fils d'un câble s'épanouissent, affectés chacun d'un numéro, sur des appareils appelés êtes de câble et de là sont dirigés vers des dispositifs à lampes appelés amplificateurs qui, comme leur nom l'indique, amplifient les courants de conversation.

Je posai le problème. M. Sueur développa la solution technique. Robert Keller écoutait et approuvait. J'étais ému plus que je n'aurais voulu le paraître lorsque je m'adressai à lui pour insister une dernière fois avant la décision finale, sur les dangers de l'aventure. J'étais Officier. Le risque de guerre faisait partie de mon métier. Je pouvais sentir au-dessus de moi des Chefs militaires qui surveillerait de loin le combat que nous allions livrer. Il n'en était pas de même pour mes compagnons. Ils devaient agir à l'insu de leurs supérieurs hiérarchiques car, quelque envie que nous en ayons eue, nous avions le devoir de ne point compromettre, dans une affaire aussi grave, le Directeur des Télécommunications, dont nous connaissions les bons sentiments mais qui avait la lourde charge de défendre devant l'occupant l'ensemble de nos services. Robert Keller avait, plus que tout autre, des raisons d'hésiter. Il songeait à sa femme et à ses quatre enfants. Il pouvait, sans déshonneur, rejeter une entreprise aussi téméraire et dans laquelle il allait courir, en raison même de ses fonctions, les risques les plus graves. Il accepta cependant. Il fit avec résolution le premier pas sur la route fatale qui allait le mener au supplice. Il obéissait instinctivement au grand appel de la Patrie.



Plaque apposée au Centre des L. S. G. D.
8, Rue de l'Ingénieur Robert Keller, à Paris XV^e

La première installation d'écoute fut réalisée sur le câble Paris-Metz. La longue préparation en avait commencé en octobre 1941. Les amplificateurs réalisés sur instructions de M. Sueur, avec le volontaire concours de M. Lebedinsky de la Société Anonyme des Télécommunications, furent livrés au début d'avril 1942. En mars, je re recevais un jeune opérateur alsacien auquel je faisais louer un pavillon à Noisy-le-Grand, sur le trajet du câble. L'installation intérieure du pavillon, la mise en place des têtes de câbles, des amorces et des amplis, étaient achevées le 10 avril. Dès lors tout était prêt pour la grande opération.

Le 16 avril, après avoir créé un défaut artificiel sur le câble, Robert Keller attaquait les fouilles sur la route nationale. Elles furent conduites comme s'il s'était agi de travaux ordinaires de l'Administration. De fausses fouilles pratiquées sur la route, de part et d'autre de la vraie, s'essaient à détourner l'attention. Le 18 avril, je me trouvais avec Keller sur le chantier, à 9 heures du soir. Deux chefs d'équipe étaient là. L'un d'eux était Pierre Guillou. Ils ne me connaissaient pas. Il m'était interdit de les connaître. Le câble fut ouvert dès la nuit tombée et l'opération commença. Keller se porta sur la ligne de service, et appela les deux vérificateurs français des stations de répéteurs encadrants : M. Lobreau, à Paris-Saint-Amand et M. Fugier, à LaFerté-sous-Jouarre. Sous les yeux des techniciens allemands, ces derniers qui avaient l'ordre d'obéir sans poser de questions, retiraient tout à tour, sous prétexte de mesures, chaque circuit à l'exploitation pendant les quelques minutes nécessaires à sa coupure et à sa

dérivation (1). De temps en temps, passait auprès de nous quelque moto d'estafette allemande. A tout instant, les feux qui sortaient de la tente mal jointe et qui illuminaient la cime des arbres risquaient d'alerter les guetteurs d'une batterie de D. C. A. de la Wehrmacht située à 300 mètres. Keller et ses camarades n'en continuaient pas moins leur travail, les mâchoires serrées, mesurant tous leurs gestes, tendus sur leur ouvrage. Vers 4 heures du matin l'épis-sure était faite. L'isolement, dont la baisse catastrophique avait failli nous perdre, était enfin remonté. L'aube déjà se levait lorsque Keller et ses compagnons eurent achevé de refermer l'épissure. Le lendemain, le matériel d'amplification fut mis en service par Sueur, aidé d'un spécialiste des Transmissions de l'Etat, M. Deguingamp. Nous attendîmes tous, avec anxiété, les résultats.

Dès le début, ils furent extraordinaires. 70 grands circuits étaient à notre disposition. Les uns étaient spécialisés pour la Luftwaffe, les autres pour la Kriegsmarine. Des circuits d'usage général écoulaient les communications des forces terrestres, de la Gestapo, du contrôle économique, des commissions allemandes d'armistice, et, en général, de tous les services allemands installés sur notre sol. Un deuxième opérateur me fut rapidement envoyé. Dans le flot ininterrompu de secrets qui coulait sans arrêt dans le câble, il n'y avait plus qu'à pêcher pour voir surgir les renseignements d'une valeur incomparable, sur les unités, leur stationnement, leurs effectifs, leurs armements, la composition nominative des Etats-Majors. Les Forces aériennes livraient la situation de leurs escadrilles, leurs pertes, les effets des raids alliés. Sur les circuits de la Marine, les comptes rendus échangés entre Kiel et les bases sous-marines de la Manche et de l'Atlantique, nous apprenaient la constitution des flottilles, le mouvement des bateaux, leurs pertes, leurs avaries, leurs ravitaillements, le déficit des équipages et projetaient même d'importantes clartés sur les opérations allemandes dans la mer du Nord et en Norvège. Dans le domaine politique enfin, il n'était pas jusqu'aux noires tractations d'un Laval qui ne vinssent au jour dans les conversations des services d'Abetz avec ceux du Dr Goebbels. L'extraordinaire puissance que Robert Keller avait mise à notre disposition, apparut dans toute son ampleur lorsque nos Alliés britanniques exécutèrent sur Dieppe leur raid de Commandos. Les renseignements recueillis alors furent si abondants et si précis, qu'ils permirent de révéler entièrement le mécanisme de la réaction allemande.

L'écoute sur le câble Paris-Metz dura cinq mois. *Cinq mois* pendant lesquels Robert Keller pouvait se demander chaque jour si une indiscretion fatale ne viendrait pas le lendemain l'arracher aux siens, à la liberté, à la vie. Vers le 15 septembre, une menace précise survint. Mes opérateurs me signalèrent que des bruits circulaient sur leur compte à Noisy. Des commérages d'auberge les accusaient d'être de la cinquième colonne. Ils avaient, disait-on, des appareils avec lesquels ils écuchaient tout ce qui se passait sur la route et qu'ils téléphonaien à la police allemande. Que devions-nous faire? Nous obstiner? Le service secret a une règle que nul ne doit violer. *La sécurité prime tout, car elle est la condition essentielle de la survie des organisations.* Je pris la décision de replier, en une nuit, l'installation. Keller, Matheron et Guillou, opérèrent. Le lendemain nous évacuions la place.

La sagesse eut voulu sans doute que nous nous arrêtions là. Mais comment pouvions-nous nous y résoudre alors que l'ennemi était encore sur notre sol, que mille signes décelaient l'imminence d'opérations décisives qui donneraient peut-être aux renseignements que nous pouvions recueillir, une importance plus grande encore?

Nous avions déjà projeté la coupure Paris-Strasbourg. Un troisième opérateur m'avait été envoyé dans ce but et je lui avais fait louer un pavillon à Livry-Gargan. Il n'était pas encore installé lorsque se produisit le coup de foudre du débarquement d'Afrique du Nord et l'invasion de la zone libre. Keller enrageait de voir que nous n'étions pas prêts. Quant à moi, j'avais d'autres préoccupations. De l'autre côté de l'ancienne ligne de démarcation, nos filières de transmissions étaient gravement menacées. Une liaison plus directe avec Londres devait être recherchée. Elle n'était encore établie qu'un moment favorable se présenta soudain pour opérer sur le Paris-Strasbourg. Keller venait me prévenir que les Allemands avaient demandé, sur ce câble, un travail important de reprise pour permettre d'envoyer les circuits sur le P. C. de Saint-Germain. L'occasion était belle. Keller me pressait. Les mauvais jours d'hiver allaient venir. Nous décidâmes d'agir.

Deux spécialistes des lignes souterraines, je sus plus tard qu'il s'agissait encore de Laurent Matheron et Pierre Guillou, mirent en place les têtes de câbles à l'intérieur du pavillon. MM. Sueur et Deguingamp installèrent les amplificateurs, puis le 16 décembre, ce fut la dérivation. Sous les ordres de Keller, elle fut exécutée par M. Lobreau assisté des ouvriers Levavasseur et Abscheidt. Malgré sa grande difficulté technique, le nombre de circuits à dériver était deux fois plus grand que celui du câble Paris-Metz, elle fut menée à bonne fin.

J'avais alors quatre opérateurs. L'exploitation commença aussitôt et je partis quelques jours plus tard, plein d'espoir, pour Lyon, afin de mieux assurer nos liaisons avec la France combattante. Je revins à Paris, le 25 au matin. *Des nouvelles affreuses m'y attendaient.* Keller avait été arrêté deux jours avant. Convoqué par la Gestapo, il était passé à mon domicile. En vain, ma femme l'avait supplié de s'ensuir, lui disant que je lui en donnerais l'ordre si j'étais présent. Il refusa. Il ne voulait pas, disait-il, que les Allemands, par sa faute, puissent faire le moindre mal à sa femme et à ses enfants. Sur le chemin d'où il ne devait plus revenir, il était parti lentement, à peine un peu plus pâle et plus voûté que d'habitude.

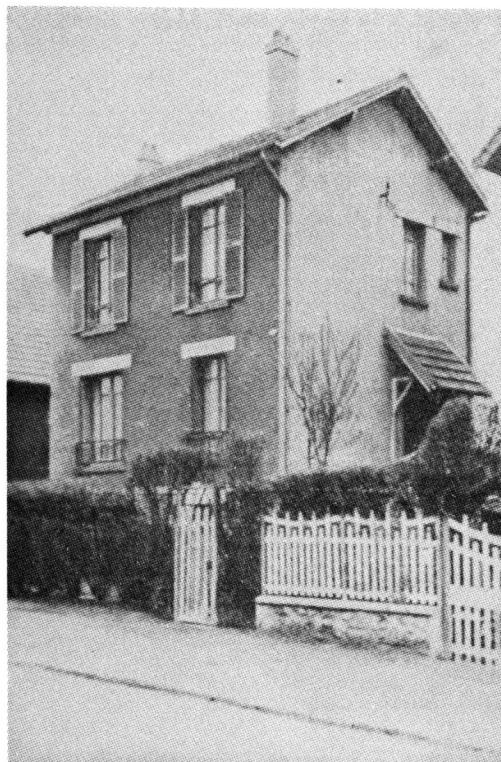
Il me fallait à tout prix savoir le motif de l'arrestation et aller à Livry-Gargan alerter mes opérateurs, s'il en était temps encore. Je contactai M. Marzin (2) à Montparnasse. Il ne put m'apprendre qu'une chose : l'arrestation simultanée d'un vérificateur. Il s'agissait, je l'ai su plus tard, de M. Lobreau. Je demandai à M. Marzin de nettoyer mon bureau, rue Bertrand, puis comme je le quittais, je rencontrais Yves Rocard, le professeur de physique en Sorbonne. Il me cherchait partout. La gravité de l'affaire me fut, par lui, révélée. Son frère était un de mes opérateurs. Il avait sonné le 24 au matin vers les 9 heures, au pavillon de Livry-Gargan où il venait prendre son service et avait vu venir à lui des soldats allemands. Il s'était enfui de justesse, sur sa bicyclette, en essayant quelques coups de feu. Je sus ainsi qu'au soir du 25 décembre, Keller et Lobreau avaient été transportés sur les lieux de leur travail. Le pavillon avait été perquisitionné et l'opérateur de garde arrêté.

(1) Un câble a la constitution suivante : une âme composée de fils conducteurs de cuivre isolés chacun par une bandelette de papier ceux-ci sont protégés par une gaine de plomb, elle même recouverte d'un matelas de jute sur lequel sont enroulés en spirale deux feuilards d'acier.

Pour couper les différents circuits, il faut : repérer le câble sur son parcours, ouvrir une tranchée, couvrir le trou d'une bâche s'éclairer en pleine nuit. Quand le câble est à nu, enlever le feuillard, le jute, couper la gaine de plomb et reconnaître parmi tous les fils, ceux qui doivent être coupés, après cela il faut refermer le câble par un travail de soudure délicat et remblayer les fouilles.

Travail difficile d'ordinaire, ils constituaient alors un danger qu'on ne brave pas sans un courage et une audace sans pareils.

(2) M. Marzin est Inspecteur général, Directeur des Recherches et du Contrôle Techniques des P. T. T., service auquel appartenait également M. Sueur.



Pavillon à Livry-Gargan où furent installées des têtes de câble pour l'écoute des conversations allemandes sur le câble Paris-Strasbourg.

Vous savez désormais la suite. L'enquête de la police allemande l'amena, le 15 janvier, à incarcérer à leur tour Laurent Matheron, puis Pierre Guillou. Ce dernier qui savait que Keller tenterait de les décharger en disant qu'ils ignoraient le véritable caractère de leur travail, ne voulut pas s'enfuir alors qu'il le pouvait encore, pour ne pas aggraver le cas de Matheron. Vers la même époque furent pris à leur tour, Gérard Grimpel, sous-directeur de la Compagnie d'Assurances « La Nationale » et Lionel Lavasseur, son agent général pour la région parisienne, qui avaient fourni, à notre opérateur, la couverture d'un emploi dans leur Société. La Gestapo ne put jamais aller au-delà dans ses recherches. Elle ne put atteindre ni Sueur, ni Deguingamp, ni Lebedinski, ni moi-même, ni nos opérateurs, ni nos agents de liaisons. Entre elle et nous un homme, et un seul, se dressait, qu'aucune torture ne pouvait contraindre à parler. Le silence héroïque de Robert Keller nous protégea.



Pavillon de Noisy-le-Grand où furent mises en place des têtes de câble pour permettre l'écoute sur le câble Paris-Metz.

Dans les camps d'extermination, Robert Keller, Laurent Matheron, Pierre Guillou, Gérard Grimpel, sont morts après une longue agonie. Ils n'auront jamais su que dans la foule misérable de leurs camarades de supplice, un autre homme se mourait aussi, un pauvre terrassier de bague qui avait été lié à eux par les longues chaînes mystérieuses de la Résistance française : mon chef, le Général Verneau, dernier Chef de l'Etat-Major de l'Armée.

Tel est, Mesdames, Messieurs, le fidèle récit de l'affaire Robert Keller. Dans les annales de notre 2^e Bureau, la source de renseignements que Keller nous avait permis de créer, avait reçu, dès l'origine, le nom de source « K ». Un mois avant le débarquement de juin 1944, je m'entretenais à Londres avec l'un des officiers des services d'Intelligence de l'Amirauté britannique. Je lui parlais de la source « K ». Il s'étonna que j'en aie connu l'existence et me dit qu'il ne connaissait pas, dans toute l'histoire des Services secrets, un épisode plus extraordinaire et inexplicable que celui qui marqua la soudaine apparition et la disparition brutale de cette source mystérieuse qui avait, pendant si longtemps, fait tant de mal à l'ennemi.

Robert Keller, Laurent Matheron, Pierre Guillou, la cérémonie d'aujourd'hui témoigne que votre sacrifice héroïque restera gravé dans notre souvenir et dans celui de nos successeurs. Vous avez jeté un lustre incomparable sur l'Administration française des P. T. T. et sur toute la Télégraphie militaire. Mes chers Camarades, dormez en paix.

* *

On ne peut lire sans émotion le récit aussi simple d'un courage aussi grand. Les noms de Robert Keller, Laurent Matheron et Pierre Guillou méritent de passer à la postérité. Français courageux, volontaires, ayant placé au-dessus de tout l'intérêt de leur Patrie, ils furent tout le long de leur carrière des agents irréprochables. C'est dans l'accomplissement de leur devoir de chaque jour, de la conscience qu'ils apportaient à l'exécution de leurs fonctions, qu'ils apprirent à éléver leur âme au-dessus de la matérialité et des contingences.

La carrière de Keller, Matheron et Guillou

Discours de M. SIMON, Inspecteur général adjoint des P. T. T.

C'est au titre d'ancien chef de Keller, Matheron et Guillou au Service des L. S. G. D., que je prends maintenant la parole, pour retracer leur carrière administrative et vous dire les bons techniciens et les bons Français qu'ils furent.

Pierre Guillou débute dans l'Administration comme ouvrier de main-d'œuvre exceptionnelle à la Direction des Services téléphoniques de Paris en 1930. Passé au service des L. S. G. D. il s'assimila très vite la technique particulière du service et fut nommé soudeur en 1938. Très bon ouvrier et très travailleur, il fut reçu chef d'équipe en décembre 1942, peu de temps avant son arrestation.

Laurent Matheron débute au Centre d'entretien de Lyon des L. S. G. D., également comme ouvrier de main-d'œuvre exceptionnelle. Il se fit rapidement à cette tâche ingrate et rude des centres de province où l'on est constamment sur la brèche. En mars 1936 il fut reçu soudeur et en 1938 il vint au Centre de Paris où il fut très vite considéré comme l'un des meilleurs agents. Il fut, lui aussi, reçu chef d'équipe en décembre 1942.

Matheron et Guillou furent rapidement distingués par leurs chefs et notamment par Keller, comme des sujets de tout premier ordre et en qui ils pouvaient avoir entière confiance. C'est pourquoi Keller les fit participer aux travaux de dérivation dont le Colonel Combaux vient de nous parler. Il savait que l'un et l'autre seraient des exécutants de choix et qu'en aucun cas ils ne parleraient.

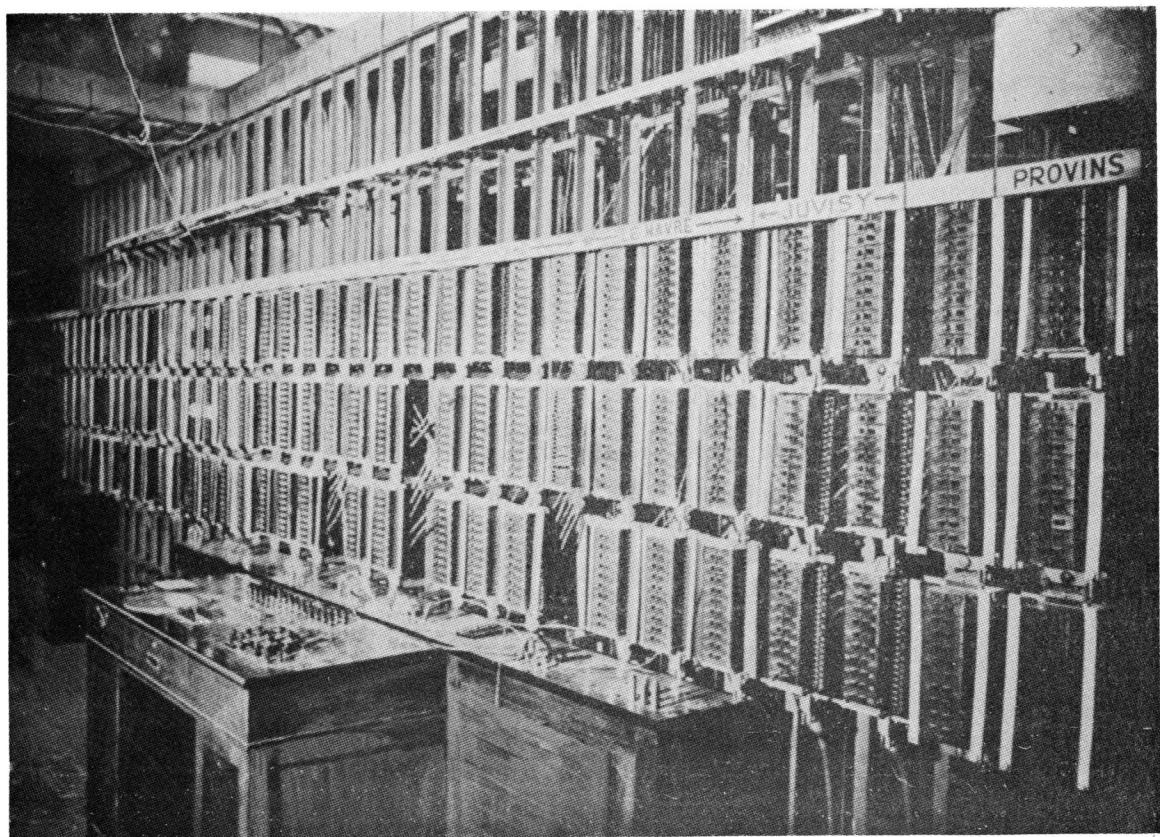
Matheron fut arrêté le 15 janvier 1943, Guillou trois jours plus tard, alors qu'il aurait pu s'échapper, pensant ainsi pouvoir rendre service à son camarade. Ils furent déportés ensemble à Wiener Neustadt, puis à Dora, essayant de réchauffer par leur mutuelle amitié la nuit glacée des camps de la mort. Guillou y mourut le 2 janvier 1944 aux côtés de Matheron qui avait refusé de se faire affecter à un commando pour ne pas être séparé de son ami. Matheron lui-même le suivait dans la mort huit mois plus tard.

Robert Keller fut pour moi pendant plus de dix ans, un intime collaborateur. Mais il fut aussi un ami et c'est pourquoi je pense pouvoir vous parler maintenant, au nom de ses amis qui furent nombreux. Son caractère était en effet de ceux qui appellent et retiennent l'amitié. Tout de droiture, incapable d'un calcul ou d'une arrière-pensée, il était pour ses amis d'un dévouement sans bornes. Rien n'était trop difficile dès qu'il s'agissait de rendre service. Doué d'un tempérament de fer, il était d'une activité prodigieuse. Il n'avait rien du technicien de bureau, son champ d'action préféré était le chantier. Toujours tôt levé, le premier au travail, il professait que le chef doit payer d'exemple ; dès qu'il se présentait un travail difficile, une réparation à faire de nuit, un transfert délicat, c'est lui qui allait diriger sur place les opérations. Et il le faisait avec un esprit de décision remarquable, voyant vite et juste quelles que soient les difficultés. Il avait un sens aigu de la technique, il en connaissait toutes les possibilités et aussi toutes les mesures.

Ayant été mobilisé en 1917 et ayant passé la fin de la guerre dans la Marine, à bord d'un dragueur de mines, il entra dans l'Administration en 1927. Après le cours d'agent mécanicien, il fut affecté en 1928 au Service des L. S. G. D. où il choisit le service des « lignes ». A ce moment les tout premiers câbles à grande distance commençaient à être mis en service. Tout était à faire pour permettre à l'Administration d'entretenir le réseau. Il se consacra tout entier à cette tâche difficile. Puis en 1929, il fut nommé chef de la station de Vieils-Maisons, station du câble Paris-Strasbourg la plus proche de Paris, où il apprit à connaître de façon complète les appareils d'équipement des stations de répéteurs. Et bientôt les ingénieurs du service surent qu'à Vieils-Maisons, ils trouveraient, s'ils avaient des essais à faire, un jeune chef de station plein d'allant, qui n'hésiterait jamais à consacrer toute sa nuit pour faire des mesures.



Fouille pour mettre à jour le câble L. S. G. D.
Sous la tente travaillent les agents intervenant sur un câble



Têtes de câble du centre d'amplification de Paris-Archives.
On y distingue, vers le centre, les têtes du câble Paris-Strasbourg.

Mais le cadre restreint d'une station ne suffisait pas à son activité. Aussi en 1931, ayant brillamment passé le concours d'ingénieur des travaux revenait-il au service des lignes. C'est là, dans les fonctions de chef de centre de relève de dérangements de Paris, fonctions qu'il devait conserver jusqu'à sa déportation, qu'il devait donner toute sa mesure. Il s'attacha, en effet, à l'organisation d'un service d'entretien qu'il voulait toujours plus rapide et plus parfait, dotant les équipes de moyens de transport et d'outillage toujours mieux adaptés à leur but. Et surtout, il s'attacha à développer dans les équipes un esprit de dévouement à leur travail, je dirais presque une mystique de l'entretien du réseau. Dur pour les autres, mais encore plus pour lui-même, payant toujours de sa personne, il réussit à obtenir des équipes un rendement exceptionnel. Comment ses subordonnés n'auraient-ils pas aveuglément suivi un chef qui donnait un tel exemple? Et c'est pourquoi, le moment venu, lorsqu'il demande des volontaires pour son travail de résistance à l'occupant, il en trouve toujours.

Le splendide outil que Robert Keller avait ainsi monté pour l'entretien du réseau devait montrer toute son efficacité pendant la campagne 1939-1940.

Dès le début de la guerre, le service des lignes fut mobilisé en bloc et reçut même un sérieux appooint de techniciens de l'industrie privée. Keller forma aussitôt les équipes et les répartit selon les besoins des armées. Jusqu'au 10 mai 1940, l'outil fut rodé et mis au point. A partir de l'offensive allemande, de nombreux dérangements, dus à des faits de guerre, se manifestèrent. Tous furent relevés dans des temps record et chaque fois qu'ils étaient un tant soit peu graves, Keller était là. Il semblait à ce moment là qu'il fut doué d'ubiquité. C'est ainsi que le 16 mai 1940, il allait diriger à Péronne, la réparation du câble Paris-Lille 1, coupé par une bombe à la sortie de la ville. A ce moment, d'après les communiqués officiels, l'ennemi était encore très loin. Mais Keller se rendit vite compte qu'il y avait à Péronne une atmosphère de déroute. Son chantier se trouvait au-delà de la Somme et il avait vu des sapeurs britanniques préparer, sur le pont, des dispositifs de mise de feu. Ayant mis en route le travail de son équipe, il prit contact avec le commandement local, expliqua sa mission et demanda des renseignements sur la situation. On lui répondit qu'il y avait des infiltrations ennemis dans la région et qu'il n'était pas impossible que l'on soit obligé de faire sauter le pont.

Il obtint d'être prévenu auparavant. Mais revenu sur le chantier, il se rendit compte à un certain moment, à la densité et à l'allure précipitée des fuyards, que la situation empirait. Il se rendit donc en voiture au pont. A peine engagé sur l'ouvrage, il comprit aux gestes qu'on lui faisait, que le pont allait sauter. Il pouvait passer très largement encore, mais alors son équipe restait seule de l'autre côté et risquait d'être prisonnière, ou pis encore. Il n'hésita pas, fit demi-tour et fonça à toute vitesse vers son chantier. Mais au moment où il quittait le pont, celui-ci sauta, sa voiture fut projetée par l'explosion. Il était presque indemne ; sortant de sa voiture inutilisable, il se précipita vers son équipe. Au moment où il l'atteignait, des motocyclistes d'avant-garde allemands se présentèrent. Il les reçut à coups de feu et les Allemands surpris firent demi-tour. Il fit alors embarquer ses hommes dans leur camion et grâce à sa parfaite connaissance de la région s'échappa par une route secondaire et passa la Somme en aval.

A la suite de cette action, la citation suivante lui fut décernée par le Général commandant les Transmissions au G. Q. C. :

Ordre n° 4 du 31 mai 1940

citant à l'ordre du Régiment le Sous-chef de première classe de Télégraphie militaire des L. S. G .D.
groupement 956/1, KELLER Robert.

« Chargé de réparer un câble souterrain très important dans la région de Péronne, au moment de l'avance de l'ennemi, a fait preuve d'un courage exemplaire et s'est montré un remarquable entraîneur d'hommes. A assuré sous le bombardement, le repli de son personnel et de son matériel, en présence d'un parti ennemi, bien que la route directe de retraite ait été coupée par rupture d'un pont. A été lui-même contusionné dans sa voiture, renversée par l'explosion du dispositif de mine. »

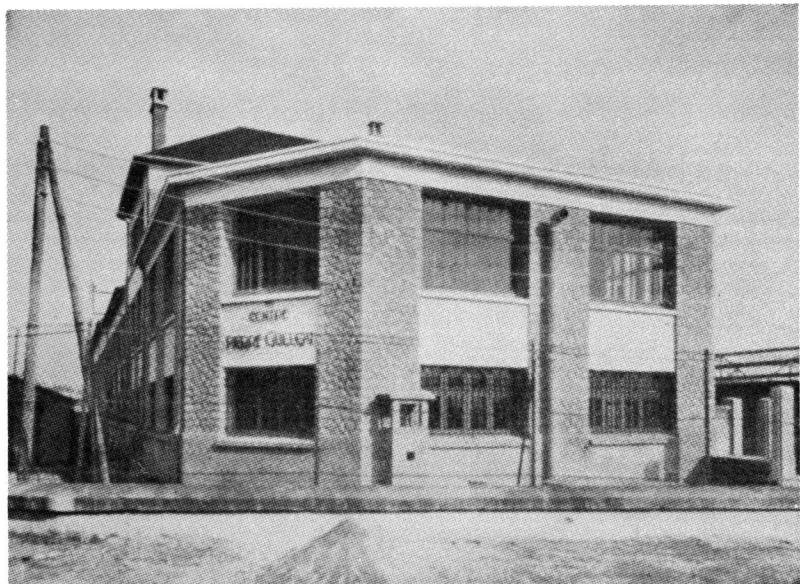
Dans l'équipe de Péronne, se trouvaient Guillou et Matheron. Ils savaient dès ce jour que Keller était un chef qu'on peut suivre en toutes circonstances.

Après Péronne, Keller continua son travail, toujours infatigable. Il organisa notamment le transport hors de Paris du matériel du service. Enfin, vint le moment douloureux où l'on apprit que Paris devait être évacué. Le 12 juin 1940, au soir, tout le matériel et la plupart des équipes étaient évacués, le reste devait partir le lendemain matin. Le calme funèbre, annonciateur de la tragédie, commençait à tomber sur la capitale. Les officiers du service des L. S. G. D. étaient encore à Paris et nous attendions tous l'ordre de détruire nos installations afin d'éviter que les Allemands, trouvant tout intact, aient ainsi à leur disposition un merveilleux outil de commandement. Peu avant minuit arriva l'ordre redouté émanant du Général Dentz, alors Gouverneur militaire de Paris : interdiction absolue de faire la moindre destruction. Mais, à une question que nous lui posions, celui de nos camarades qui nous transmit cet ordre nous répondit que l'hypothèse de désobéissance individuelle n'était pas exclue.

De mon bureau où je passais mes nuits depuis quelque temps, je téléphonai à Keller, lui demandant de venir me prendre à l'aube avec des outils. Il comprit aussitôt. A cinq heures du matin nous partimes tous deux dans la voiture qu'il conduisait lui-même dans un Paris déjà vidé. Et ce fut Keller lui-même qui coupa et sabota les câbles principaux partant de Paris.

Nous eûmes, deux mois plus tard, la satisfaction d'entendre les Allemands nous faire eux-mêmes l'aveu de la gêne énorme qui leur fut ainsi causée.

Le 13 juin 1940, à 14 heures, je quittai Paris avec Keller. Nous devions y rentrer ensemble le 20 juillet. Le sabotage du 13 juin, fut son premier acte de résistance. Son second fut, dès la rentrée à Paris, une action tenace pour prendre le réseau en mains, pour empêcher que les Allemands n'y causent d'irréparables dégâts. En six mois, les câbles furent remis en état par nos équipes ; les Allemands qui, au début, exigeaient qu'elles soient accompagnées par un des leurs, relâchaient peu à peu leur surveillance. C'est bien ce que Keller cherchait, car il avait déjà d'autres projets en tête.



Le Centre d'Amplification des L. S. G. D. de Rennes a été dénommé :
Centre Pierre-GUILLOU
(Inauguration de la plaque commémorative, le 6 février 1948.)

Dès le début de 1941 il avait pris contact avec un groupe de résistance, et il avait lui-même un poste émetteur-récepteur avec lequel il était en liaison avec Londres. C'est ainsi qu'il put, entre autres choses, donner à Londres les premiers renseignements sur les abris de sous-marins qui commençaient à être construits, ainsi que sur les tunnels qui servaient d'abris aux trains blindés de Goering et d'Hitler.

Puis, pour des raisons que je n'ai jamais connues, il n'eut plus de liaison avec Londres. Il travailla alors à un plan d'action sur les L. S. G. D. en cas de débarquement allié. Je connais bien le plan qu'il fit alors, les mesures de détail qu'il prévit dès ce moment, allant sur place trouver les concours nécessaires. Je ne sais s'il put lui-même le transmettre à Londres. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il y arriva, car au début de 1944, lorsque j'eus accès aux documents du B. C. R. A. de Londres, j'eus la satisfaction de voir en bonne place le plan conçu par Keller.

Enfin, ce fut le travail de dérivation dont le colonel Combaux vous a parlé.



Le Centre d'Amplification des L. S. G. D. de Lyon-Tassin a été dénommé :
Centre Laurent-MATHERON
(Inauguration de la plaque commémorative, le 14 février 1948.)

J'y reviendrai seulement pour en souligner les difficultés techniques. Keller m'en avait parlé à Clermont-Ferrand où j'étais alors et j'avoue avoir essayé de le dissuader d'exécuter une opération qui me semblait téméraire. Il la fit cependant et avec plein succès. Que l'on se représente ce que signifie la dérivation des conducteurs d'un câble entièrement en service, dont tous les circuits étaient exploités par les Allemands, les extrémités du câble aboutissant dans des stations de répéteurs exploitées par des Allemands. Il fallait pour réussir des hommes de tout premier ordre afin que nul incident technique ne vint donner l'éveil aux Allemands. Eh bien, cette opération qui constitue sans doute, au point de vue technique, l'une des plus délicates exécutées par la Résistance, Keller et ses compagnons l'ont réussie.

Après avoir exécuté la première dérivation, Keller était revenu me voir à Clermont. Nous en avions discuté. Je lui avais encore donné des conseils de prudence, car je savais que l'opération n'était pas restée aussi secrète qu'il l'aurait fallu. Il m'écoutait en souriant, confiant en sa chance. J'allai le conduire à la gare et le train s'ébranla ; je gardai le souvenir de sa figure ouverte et franche. Je partais moi-même de Clermont le jour même. Je ne devais plus le revoir.

Coupé de relations avec la France, j'ignorai la tragédie de décembre 1942 jusqu'à ce que le colonel Combault me l'apprit à son passage à Alger, fin 1943. Dès mon retour à Paris, après la Libération, nous nous inquiétâmes d'avoir des renseignements sur le sort de Keller et de ses compagnons. Les pauvres nouvelles que nous en avions eues nous montraient Keller faisant face à l'adversité avec un courage tranquille, toujours confiant.

Puis vint l'affondrement allemand et la Libération des camps de la mort. Nous attendions Keller, il était pour nous impossible qu'il ne revint pas. Nous eûmes tout d'abord la joie de voir revenir Lobreau, qui avait miraculeusement supporté les conditions de vie les plus inhumaines. C'est lui qui nous rapporta la triste nouvelle de la mort de Guillou et de Matheron, en même temps que son témoignage sur leur attitude héroïque dans les camps allemands.

Et nous attendions toujours Keller.

Enfin, un jour, revint un chef d'équipe de la Société Anonyme des Télécommunications, Anastasiades, qui avait été le compagnon de Keller à Orianenburg et à Bergen-Belsen. Il nous apprit que partout Keller avait été un exemple pour ses camarades, remontant leur moral, faisant le travail de ceux qui étaient trop faibles, les reconfortant par son attitude. Anastasiades le vit au début de février 1945 à Bergen Belsen, toujours confiant dans une prochaine libération, puis ils furent séparés. Après la Libération du camp, Anastasiades chercha Keller et ne le trouva pas. Il apprit qu'il était entré au mois de mars au bloc où l'on rassemblait les malheureux atteints du typhus. Il n'en ressortit pas. Et aujourd'hui encore nous n'avons pas pu trouver un seul de ses camarades qui l'ait vu mourir ; eux-mêmes sont morts depuis.

Malgré ce témoignage nous espérions encore durant l'été de 1945. Et Madame Keller recevait de nombreuses et émouvantes lettres que ses camarades revenus d'Allemagne adressaient à Robert Keller, dont certaines montrent l'ascendant qu'il avait exercé sur eux.

Plus d'une année s'est écoulée. Tous nos espoirs se sont évanouis. Keller que nous étions sûrs de voir revenir, Keller, l'homme infatigable qui faisait reculer l'adversité, a été terrassé par la maladie quelques jours avant la libération de son camp. Et nous sommes réunis ici pour rendre un dernier hommage à sa mémoire et à celle de ses compagnons. La plaque qui va être dévoilée dans quelques minutes, perpétuera le souvenir de leur sacrifice. Et où pourrait-elle être mieux qu'ici, dans ce centre d'entretien de Paris, dont Robert Keller avait lui-même fait les plans d'aménagement, sur le mur de ce bâtiment qu'il devait habiter ?

Quant à nous, souvenons-nous du sacrifice de Guillou, Matheron et Keller. Tous trois étaient mariés. Matheron avait un enfant, Keller quatre. Et cependant, ils n'ont pas hésité un instant à répondre à l'appel de la Patrie. En nous inclinant devant la douleur de ces trois familles cruellement éprouvées, promettons-nous de tout faire pour essayer de remplacer, auprès de leurs enfants, les Chefs de famille disparus.

Inclinons-nous devant le courage que les trois compagnes de nos camarades ont montré dans ces circonstances tragiques et plus particulièrement devant l'abnégation de Madame Keller qui, depuis l'arrestation de son mari, s'est dévouée aux œuvres sociales de la Résistance et qui a trouvé la force d'âme nécessaire pour aller porter le réconfort dans les foyers éprouvés comme le fut le sien.

Souvenons-nous à jamais de l'action d'éclat de Guillou, Matheron et Keller qui fut l'une des plus hardies de la Résistance française pourtant fertile en coups d'audace. Et promettons-nous de rester dignes de ceux qui ont donné leur vie pour que nous puissions conserver le front haut et pour que vive la France.

* *

Ainsi que le déclarait M. Ehrardt, directeur du Cabinet de M. Letourneau, empêché de présider cette grande cérémonie :

« Les survivants se sentent mal placés pour essayer de dégager la leçon des événements, sans risquer de trahir la pensée des morts... », cependant, il faut bien dire avec lui « qu'en pleine nuit de l'occupation nos camarades ont refusé la servitude et engagé toute leur personne dans la lutte qui continuait, ils l'ont fait librement... ».

Moins spectaculaires, exigeant la même volonté, la même énergie, la même résignation et des dangers plus grands, les actions qui ont fait de Robert Keller, Laurent Matheron et Pierre Guillou, des héros, sont aussi belles dans leur anonymat que celles que le public a connues par le cinéma.

Et nous pouvons conclure avec M. Ehrardt : « Leur mémoire restera dans la grande famille des postiers, un sujet de fierté et un exemple. »



IN MEMORIAM

Le Centre les L. S. G. D. situé 8, rue des Entrepreneurs, à Paris, a reçu le nom de :
Centre Robert KELLER
à la suite de l'Inauguration de la plaque commémorative qui a eu lieu le 3 novembre 1946.



* *

Le 12 décembre 1948, la portion de la rue des Entrepreneurs comprise entre le quai de Javel et la place Charles-Michels, à Paris, a reçu la dénomination de :

Rue de l'Ingénieur-Robert-KELLER

La cérémonie d'Inauguration était placée sous la présidence d'honneur de M. Thomas, secrétaire d'Etat aux P. T. T., représenté par M. Farat, secrétaire général des P. T. T., président d'honneur de la Résistance nationale des P. T. T. ; et la présidence effective de M. Vergnolle, conseiller municipal de Paris, ancien président du Conseil municipal.

